

Du Cantel était pourtant parvenu à dominer son émotion.

Il s'assit près de sa femme et lui prenant dans les siennes ses deux mains inertes et glacées :

—Chère Marie-Jeanne, du courage ! dit-il, avec une expression de conviction sincère ; ne pleure plus ; nous retrouverons notre enfant, j'en ai la certitude.

—Non, dit la mère ; le ciel nous accable ; tant de malheurs fondent successivement sur nous, que je n'es-père plus rien.

—Notre Jeannette n'est pas morte ; il faut vivre pour elle ; vivre pour la sauver.

—Où est-elle ? où la trouver ? fit Marie-Jeanne en levant les yeux au ciel, avec une expression d'impuissance.

—Tu vois que nous avons déjà accompli de grandes choses. Bien d'autres nous sont possibles. J'ai sous mes ordres des hommes vaillants et dévoués. Espère, amie, espère tout de notre courage. Il ne faut pas nous abandonner nous-mêmes. Le devoir, le saint devoir d'épouse et de mère te commande de surmonter ta douleur et de te raidir contre toute défaillance. Voyons, raconte-moi comment le malheur est arrivé. Est-ce ici, dans cette infâme prison, est-ce durant la route qu'on a enlevé les enfants ?

—Nous venions d'entrer à Rouen, après une marche longue et pénible. Les terribles angoisses par lesquelles j'avais passé avaient brisé mon cœur et épuisé mes forces. Petit-Pierre se traînait à côté de moi, s'accrochant aux plis de ma robe. Je tenais notre petite Jeanne dans mes bras qui la serraient convulsivement contre mon cœur. L'enfant pleurait, elle avait faim ; plusieurs fois je voulus m'arrêter quelques secondes, pour lui donner le sein ; mais les soldats me poussèrent brutalement en avant.

—Les infâmes ! murmura Du Cantel.

—Je serais tombée sous leurs coups, si quelques-uns de nos compagnons d'infortune ne m'avaient soutenue.

—C'est affreux !

—La population de Rouen était indignée de la conduite de nos bourreaux. Des personnes charitables osèrent franchir la ligne des soldats et prodiguer des secours à tous ceux qui m'entouraient. Quant à moi, j'étais absolument sans force. Un voile s'étendait sur mes yeux ; je sentais tout tourbillonner autour de moi ; la sueur me perlait au front ; mes jambes fléchissaient. Mes bras seuls avaient assez d'énergie pour porter notre enfant.

—O mon Dieu ! mon Dieu ! murmura Du Cantel qui dévorait ses larmes.

—J'étais comme insensible. Pourtant il me sembla qu'une main me déliait les bras. D'un effort, je rouvris les yeux, je poussai un cri terrible. Une forme vague s'enfuyait emportant ma Jeannette et entraînant Petit-Pierre. Je tombai inanimée sur le sol. Quand je revins à moi, j'étais seule dans le tombeau obscur dont tu es veau m'arracher.

Un silence entrecoupé de sanglots suivit ce récit.

Du Cantel était devenu sombre et farouche. Ses yeux étaient secs maintenant ; de fauves lueurs les traversaient.

—Oh ! Marie-Jeanne, je te le jure, s'écria-t-il en se redressant soudain, je massacrerai tous ces bandits, j'incendierai tous leurs repaires, je sèmerai partout la ruine et la mort, jusqu'à ce qu'on m'ait rendu mon enfant.

CHAPITRE XXXIV

La Tour de la Grosse Horloge.

Le lecteur doit se rappeler que le jeune lieutenant à qui avait été confié la garde de la porte par où Du Cantel et ses hommes avaient pénétré dans Rouen, avait remis le commandement du poste à son sergent, et était allé passer la soirée chez une jolie fille dont était éperdument épris son jeune cœur de dix-huit ans.

Les nobles naissaient officiers à cette époque. Ils obtenaient une lieutenance ou achetaient une compagnie, sans passer par les grades inférieurs. La naissance, la faveur du roi, ou le caprice d'une courtisane suffisaient pour faire nommer un général en chef, n'eut-il que vingt ans ; et le hasard de ces préférences pouvait favoriser un Condé ou un Soubise et amener la victoire de Rocroi ou la défaite de Rosbach.

A plus forte raison pouvait-on être lieutenant à dix-huit ans. Ce n'est pas que nous blâmons la jeunesse dans un chef, s'il a le mérite ; nous avons vu nos généraux imberbes de la première République étonner et vaincre les vieux généraux de l'Europe. L'audace est l'apanage des jeunes, et c'est surtout sur les champs de batailles que la fortune favorise les audacieux.

Ce jeune officier de dix-huit ans se nommait Gaston de Beaulieu. Nos lecteurs n'ignorent pas ce nom. Ils l'ont vu figurer au début de cette histoire, dans le prologue. Ils doivent se rappeler le terrible duel dont furent témoins les taillis de la forêt de Bondy et dont nous avons raconté les sanglantes péripéties. Nous devons dire aussi, pour l'intelligence de ce récit, que nous avons fait un saut en arrière et que les événements qui se déroulent dans cette partie, sont antérieurs d'une vingtaine d'années à ceux qui se passaient au début de cette histoire.

Gaston de Beaulieu était alors un beau jeune homme mince, élancé, d'une taille élevée, plein d'élégance et de désinvolture, présentant enfin tous les dehors d'un gentilhomme de haute maison.

Avide de plaisirs, lancé dans les aventures galantes, avec toute la fougue d'un tempérament de feu, avec toute la licence d'un grand seigneur et les facilités d'une grande fortune, il avait déjà rempli Paris de ses folles amoureuces, lorsque son père, le duc de Beaulieu, obtint pour lui une lieutenance dans le régiment de Bourdie et le fit partir pour Rouen où tenait garnison une compagnie dans laquelle il devait entrer.